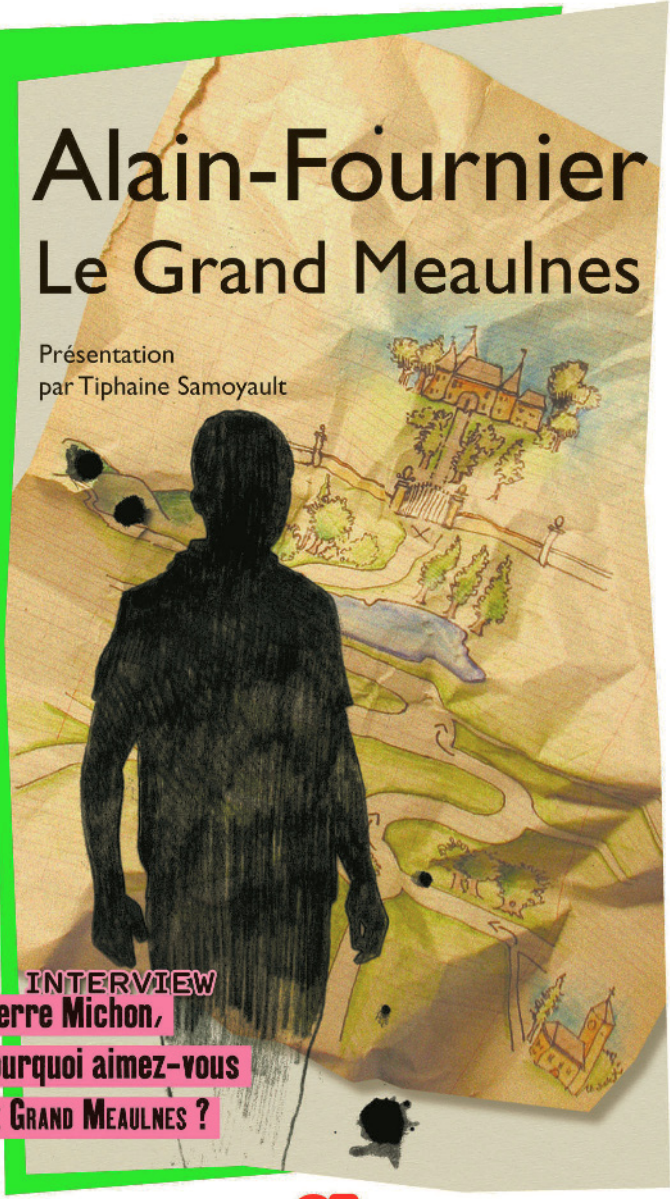
Édition avec dossier

Alain-Fournier
Le Grand Meaulnes

Présentation
par Tiphaine Samoyault



INTERVIEW
Pierre Michon, pourquoi aimez-vous Le Grand Meaulnes ?

Extrait de la publication

GF

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Grand Meaulnes

Critique littéraire, auteur de romans et de récits (*La Main négative*, Argol, 2008 ; *Les Indulgences*, Seuil, 2003 ; *Météorologie du rêve*, Seuil, 2000) ainsi que d'essais (*L'Intertextualité, mémoire de la littérature*, Albin Michel, 2005 ; *La Montre cassée*, Verdier, 2004 ; *Littérature et mémoire du présent*, Pleins Feux, 2001), Tiphaine Samoyault enseigne la littérature comparée à l'université Paris VIII. Elle a déjà préfacé pour la collection GF deux romans de Raymond Roussel : *Locus Solus* et *Impressions d'Afrique* (2005).

Extrait de la publication

ALAIN-FOURNIER

Le Grand Meaulnes

PRÉSENTATION
NOTES
DOSSIER
CHRONOLOGIE
ET BIBLIOGRAPHIE

par Tiphaine Samoyault

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2009
ISBN : 978-2-0812-2704-0

INTERVIEW

« **Pierre Michon,** pourquoi aimez-vous *Le Grand Meaulnes* ? »

Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Né en 1945, Pierre Michon, écrivain et romancier, est notamment l'auteur, chez Gallimard, des Vies minuscules *(1984) et de* Rimbaud le fils *(1991), et, chez Verdier, du* Roi du bois *(1996), de* La Grande Beune *(1996), de* Corps du roi *(2002), de* L'Empereur d'Occident *(2007) et des* Onze *(2009). Il a accepté de nous parler du* Grand Meaulnes *d'Alain-Fournier, et nous l'en remercions.*

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

Je l'ai lu dans les murs d'une école communale de village. Un jeudi ou un dimanche, ou plutôt pendant des vacances, dans la salle de classe vide, à la place vide du maître, sur *le bureau*, la place de monsieur Seurel, puisque c'était là que je m'installais pour lire les jours de congé : j'habitais la maison d'école, comme François Seurel, et pour les mêmes raisons familiales. Je pouvais avoir douze ans. Je ne saurais dire si c'était l'hiver ou l'été, puisque l'hiver et l'été sont également présents dans *Le Grand Meaulnes* : mais je suis sûr que, lisant, j'entendais véritablement les bruits qui scandent *Le Grand Meaulnes*, les galoches de l'hiver ou les appels des faneurs de l'été. Je n'avais pas besoin de planter le décor, j'étais en plein dedans.

Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Dès les premières pages, oui. C'était ma propre vie qui était là décrite noir sur blanc, et pourtant en même temps, dès l'attaque, c'était ce qui dépassait et sauvait ma propre vie : la morne campagne, et le météore venu d'ailleurs qui fait exploser des fusées de juillet dans l'hiver et illumine la morne campagne ; le comble de la famille – fêtes de Noël, grands-parents, dindes enveloppées dans des torchons – et, s'y dérobant avec violence, le *grand gars* qui s'en arrache, fuit. Le fugitif éternel. Je crois bien que c'est ça d'abord, pour un enfant, *Le Grand Meaulnes* : au comble de la famille, apparaît ce qui transcende la famille, en libère, la dénie.

Mais peut-on dire ce que fut vraiment, pour l'enfant qu'on a été, la première lecture d'un livre de ce genre ? Nous en gardons une vague idée, mais nous ne retrouverons jamais l'éblouissement et la délivrance qu'elle nous fit éprouver. C'est de l'ordre de la découverte existentielle, de

Extrait de la publication

la première nomination des choses, ça n'est pas vraiment ce qu'on appelle de la « lecture ».

Je me souviens de la première fois où, bien plus tôt, ma mère me montra et nomma le givre, sur un bouleau pleureur qui a disparu, au carrefour d'un chemin qui n'a pas disparu. J'ai compris en un éclair ce qu'était le givre, et j'ai su son nom : lire *Le Grand Meaulnes* est une expérience du même ordre. Je lisais Jules Verne ou James Oliver Curwood. Je ne lisais pas *Le Grand Meaulnes*, il m'était révélé, divulgué, c'était une vérité naturelle et indubitable qui m'avait été cachée jusqu'à ce jour. Et je me répétais les titres fatals des chapitres de la même façon qu'à trois ou quatre ans je m'étais répété le mot *givre*, le jour de la découverte du givre : *Je fréquentais la boutique d'un vannier*, *On frappe au carreau*, *Le gilet de soie*, *La chambre de Wellington*, *La fête étrange*, *Les gendarmes !*, *Le secret.*

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ouvre au moins tous les étés, quand je vais à la campagne, où ce vieux livre magique, ce talisman rouge et or m'attend : car je ne tiens pas à ce qu'il me suive dans les villes. Je l'ouvre n'importe où et aussitôt quelque chose me happe : les titres, les illustrations merveilleuses de Claude Delaunay pour cette collection « Rouge et Or », les phrases fétiches, et dans le mouvement j'en relis trois pages, deux chapitres, parfois tout. Je cours après l'éblouissement premier, qui ne revient pas. Mais le souvenir en revient.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Ma vie, je ne sais pas.

Mes livres se souviennent beaucoup du *Grand Meaulnes*. Surtout sûrement *La Grande Beune*, dont quelqu'un a écrit que c'était quelque chose comme « la

Extrait de la publication

femelle du Grand Meaulnes ». C'en est une version pervertie, où il y a une école de village, une femme rêvée, un François Seurel empêché, un Meaulnes vieilli et cruel. L'héroïne, la femme qu'on pourchasse, s'y appelle Yvonne aussi. Il y a un *domaine enchanté*, qui est une grange brutale sur laquelle règne comme un dragon une moissonneuse John Deere : il s'y passe des *fêtes étranges.*

Quelles sont vos scènes préférées ?

Il y a une scène miraculeuse. Meaulnes a disparu, il est en fugue, il est dans le pays sans nom. Les enfants sont terrés dans la classe de décembre. Et soudain, ceci : « Un coup brusque au carreau nous fit lever la tête. Dressé contre la porte, nous aperçûmes le grand Meaulnes secouant avant d'entrer le givre de sa blouse, la tête haute et comme ébloui ! »

C'est un dieu de l'été qui va entrer, avec tout l'hiver dans son dos. *Deus, ecce deus !* C'est Apollon qui rentre d'une de ses fugues septentrionales. C'est une des plus pures apparitions de ce que les Grecs appelaient l'Apollon boréen, dans les littératures modernes. Et c'est bien ainsi que le voyait Alain-Fournier, qui parlait à Jacques Rivière du « matin d'hiver où, après trois jours d'absence inexplicable, Meaulnes rentre à son cours comme un jeune dieu mystérieux et insolent ». Dans ce moment parfait Meaulnes est un dieu en effet, un messager, une pure force venue du Pays qui donne de la force.

Et cela continue dans le chapitre suivant, où il arpente les greniers nocturnes d'un pas divin, et où François soudain voit briller sous la blouse de son camarade mythologique l'habit du dieu, le gilet de soie indubitable.

On frappe au carreau, *Le gilet de soie* : jamais plus le livre n'atteindra la température de ces deux chapitres. Et celui que j'appelle Meaulnes est celui qui apparaît dans ce moment précis du livre.

Extrait de la publication

Y a-t-il, selon vous, des passages « ratés » ?

Sans doute, puisque l'apogée est dans la première partie, dans les deux scènes dont je viens de parler. Tout ne peut que déchoir, après.

Peut-être aussi ce livre n'est-il pas fait pour la femme : pas fait pour que la femme y apparaisse, s'y meuve et parle, qu'on ait loisir de la bien voir. La femme n'y devrait apparaître que nommée dans le discours, pas même le discours, dans le rêve intérieur intense des adolescents *adossés au chambranle, contre la porte, les yeux grands ouverts et muets.*

Car la femme est une chose cachée. La « grande chose demoiselle », comme l'appelait Alain-Fournier dans ses lettres, est un objet dérobé.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Oui, comme l'est la lisière d'un bois.

Le Grand Meaulnes est un livre qui une à une passe des lisières, écarte des branches, soulève des rideaux, dans la quête d'un objet qui se dérobe toujours. C'est un jeu de cache-cache, un dévoilement toujours recommencé et reporté, une « chercherie enfantine », comme disait Baudelaire. On ne saura jamais ce qu'il y a derrière la dernière lisière : peut-être cette « passion de la cruauté » dont Alain-Fournier disait qu'elle était sa vie même, sous les beaux atours sentimentaux du livre, si réussis, si bien taillés, si seyants ?

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

Permettez-moi d'en dire plus d'une.

La plus épique, bien sûr : « Dressé contre la porte, nous aperçûmes le Grand Meaulnes. »

Extrait de la publication

La plus nostalgique : « Mes souliers sont rouges/ Adieu, mes amours. »

La plus libre : « Je n'ai plus ni père, ni sœur, ni maison, ni amour… Plus rien, que des compagnons de jeu. »

La plus troublante : « Elle écartait de ses deux mains nues les plis de son grand manteau. »

La plus rimbaldienne : « Ah ! ils filaient autrement que cela les nuages, lorsque j'étais sur la route, dans la voiture de la Belle-Étoile. »

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Ce livre t'apprendra clairement ce que tu sais déjà : le bonheur est un jeu d'enfants. Le bonheur et la chance sont des jeux d'enfants. Le malheur aussi.

*
* *

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Qui, si ce n'est Meaulnes ?

Quand, peu de temps après la lecture du *Grand Meaulnes*, je rencontrai pour la première fois la figure légendaire d'Arthur Rimbaud, elle me fit immédiatement penser à quelque chose, à quelqu'un : ce quelqu'un, c'était Augustin Meaulnes, tel qu'il apparaît dans la première partie du livre. Et les deux figures demeurent pour moi couplées, l'une errant sur les chemins des Ardennes, l'autre sur les chemins de Sologne : *l'Auberge verte* et *le Domaine enchanté*, c'est le même pays, sous la Grande Ourse.

Extrait de la publication

Ils avaient le même âge et la même détermination. Ils marchaient du même pas. C'est le même : rasé, les mains dans les poches, les épaules rentrées, mais *la tête haute et comme ébloui*. C'est l'adolescent éternel, buté, quêteur, branleur, fugueur, mutique. C'est une brute, c'est un ange, c'est un dieu. Et il n'est pas indifférent qu'Alain-Fournier appelle son Meaulnes la plupart du temps « le grand gars », qui est aussi le terme qu'a employé Mallarmé pour désigner le souvenir qu'il gardait de la personne physique de Rimbaud.

Ce personnage commet-il, selon vous, des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Moins que les autres personnages du même livre. Au moins prend-il le large. Au moins est-il éternellement un écolier évadé, quelque chose comme une version enfantine du forçat évadé, un Jean Valjean d'école de village. Écolier et évadé, toujours porté vers l'avant de soi. Au moins jouit-il de plusieurs amours. Au moins a-t-il aussi le sens flamboyant du sacrifice. Au moins repart-il vers de nouvelles aventures.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Les gens de cette espèce n'ont que faire de conseils. Mais on peut les encourager, de loin. Je lui crierais donc, mais il ne m'entendrait même pas, il aurait déjà disparu :

Courage ! Évade-toi toujours. Tiens les serments que tu t'es faits, ceux que tu fais aux autres sont révocables. Décarcasse-toi cependant pour ceux que tu aimes. Profite bien de tes nouvelles aventures. Donne-toi des fêtes étranges. Regrette le passé. Ouvre l'avenir. Goûte le remords, l'espérance et la satisfaction, l'insatisfaction. Jouis de tout cela.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

La même chose, avec des accessoires et dans des paysages un peu différents. Et je suis sûr qu'en levant la tête sur un chemin de campagne Meaulnes verrait, à travers les nuages et sous la Grande Ourse, les traînées voyageuses que laissent après eux les jets long-courriers.

*
* *

Le mot de la fin ?

C'est un mot d'Alain-Fournier lui-même, dans une lettre : « Je sais qu'il y a sur la terre des paysages, des instants et des femmes. » *Le Grand Meaulnes* ne dit pas autre chose.

Présentation

Certes nous grandissions, et parfois nous pressions
d'être bientôt des grands, moitié pour plaire à ceux
qui n'avaient plus rien d'autre que cela, d'être des grands.
Et pourtant nous étions dans notre marche solitaire
contentés de durable et nous nous tenions là
dans l'intervalle entre le monde et le jouet,
en un endroit qui depuis l'origine
était fondé pour un événement pur.

R.M. RILKE, *Élégies de Duino*,
« La quatrième élégie » (1915) [1].

Plus on oublie *Le Grand Meaulnes*, plus on s'en souvient. Pour beaucoup de lecteurs, plus se sont éloignés les péripéties sentimentales, les détails réalistes, les aventures des personnages après leur départ de l'école, plus vif est le souvenir de la magie de la fête, de l'étrange atmosphère qui règne au château des Sablonnières, de l'éphémère rencontre entre Augustin Meaulnes et Yvonne de Galais. Les traces profondes laissées par le récit dépendent aussi de cet évanouissement du reste, comme si la brume des paysages de Sologne nimbait à ce point le texte dans la mémoire qu'elle éloignait la plupart de ses caractères pour mieux en faire apparaître quelques-uns. L'image et le souvenir sont alors d'autant

1. Rainer Maria Rilke, *Élégies de Duino*, dans *Œuvres poétiques et théâtrales*, sous la dir. de Gérald Stieg, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 538.

Extrait de la publication

plus insistants qu'ils se détachent sur ce fond d'effacement qui les rend quasi fantastiques. C'est un canevas simple qui renaît de ce roman complexe : dans un climat d'*heroic fantasy*, celui d'un vieux château abandonné où règnent pour un soir des enfants, lors d'une rencontre qui semble relever de la magie ou du rêve, deux d'entre eux tombent amoureux. Disparus, les autres abandons et les autres amours. Il ne reste que l'école et le château : on passe de l'un à l'autre comme d'un monde à un autre, d'un réel intenable à un rêve impossible, on s'échappe, on revit. Par ce processus de l'oubli, l'expérience de lecture la plus courante du *Grand Meaulnes* idéalise le texte, le réduisant à un amour sublime et à une fête enchantée. Ce faisant, elle refoule ce qu'il a de compliqué, d'impur, de torturé. Lire ou relire *Le Grand Meaulnes* aujourd'hui, c'est peut-être lever l'écran de ce seul souvenir pour faire apparaître d'autres images, moins enchantées sans doute, mais plus ambiguës et peut-être plus troublantes encore.

Dans un des livres les plus intéressants qui aient été écrits sur le roman d'Alain-Fournier [1], Alain Buisine fait l'hypothèse que c'est le texte lui-même qui programme cet oubli du réel au profit de la féerie. Souhaitant prendre à contre-pied « le puissant mythe critique produit par ce livre que ses lecteurs n'auront jamais cessé d'idéaliser », il veut dévoiler tout ce que le texte cherche à cacher en vue de produire l'oubli de son lecteur : « tel est effectivement le programme que vise à enclencher le texte, tel est bien le programme, au sens informatique du terme, qu'il met en place : la critique ne fait alors que suivre docilement les directives du programme. *Le Grand Meaulnes*, c'est un logiciel d'idéalisation comme il en est de traitement de texte [2] ». Cette entreprise de rédemption, dans

1. De son vrai nom Henri Alban Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes* prit le pseudonyme d'Alain-Fournier pour éviter toute confusion avec Henri Fournier, qui était à l'époque un coureur automobile célèbre.

2. Alain Buisine, *Les Mauvaises Pensées du Grand Meaulnes*, PUF, 1992, p. 15.

laquelle Alain Buisine voit un souci de l'auteur lui-même pour se purifier de ses fautes aux yeux de ses lecteurs (par exemple pour dissimuler la tension qui marque toute sa relation à l'amour, entre sensualité et idéal de pureté), explique l'effet puissant suscité par la première partie de l'œuvre : ce n'est pas seulement parce que la fête est belle qu'elle reste aussi présente dans la mémoire ; c'est parce qu'elle s'impose comme radicale disjonction que son univers vient s'imprimer en surexposition sur l'ordinaire des jeunes garçons, et littéralement l'efface.

L'enfance immobile, l'Immémorial [1]

Qualifiée d'« étrange » dans les six derniers chapitres par lesquels s'achève la première partie du *Grand Meaulnes*, la fête aux Sablonnières – où Augustin Meaulnes échoue par hasard après s'être égaré sur la route de Vierzon, alors qu'il était parti sans permission chercher les grands-parents de son ami François Seurel, le narrateur – porte en elle la thématique d'un paradis à la fois perdu et à venir, de l'enfance retrouvée à volonté. Le « domaine » est certes retranché, mais il est suffisamment ouvert pour que tout y soit possible, pour qu'on y ait cette fois « toutes les permissions » (I, XI) [2]. Les enfants y font la loi, et lorsque des adultes apparaissent de façon fugitive (le père d'Yvonne et de Frantz de Galais, quelques domestiques en cuisine), ils n'interviennent en rien dans le déroulement non ordonné des événements. Le « fiancé » lui-même, Frantz de Galais,

1. « Quand dans la nouvelle maison reviennent les souvenirs des anciennes demeures, nous allons au pays de l'enfance immobile, immobile comme l'Immémorial », Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, cité par Jacques Lacarrière dans *Alain-Fournier, les demeures du rêve*, Christian Pirot, 2003.

2. Première partie, chapitre XI. Nous recourons partout à ce système d'abréviation pour renvoyer aux parties et aux chapitres du *Grand Meaulnes*.

Extrait de la publication

sur le point d'assumer la transition qui le ferait passer de la troupe des enfants au rang des adultes à l'occasion de cette fête organisée pour célébrer ses fiançailles avec Valentine, est décrit « comme un enfant » (II, IV), avec son visage sans barbe et sa violente envie de pleurer. Presque étrangère dans son étrangeté, cette demeure reconduit à ce qui est le plus familier, le territoire de l'enfance : « Il lui sembla bientôt [à Meaulnes] que le vent lui portait le son d'une musique perdue. C'était comme un souvenir plein de charme et de regret. Il se rappela le temps où sa mère, jeune encore, se mettait au piano l'après-midi dans le salon, et lui, sans rien dire, derrière la porte qui donnait sur le jardin, il l'écoutait jusqu'à la nuit... » (I, XI). L'enfance immobile, présente à jamais sous la forme de ce moment où quelque chose est dérobé (le secret derrière la porte), et par essence inatteignable (la jeunesse de la mère, la musique qu'on ne saurait fixer), compose un espace-temps où tout est suspendu. En suspens le mariage de Frantz et de Valentine – la fiancée, au dernier moment, ne viendra pas (I, XVI) –, en suspens la fête elle-même dont seuls les préparatifs auront vraiment lieu, en suspens la rencontre d'Augustin et d'Yvonne, sur un nom qui ne se dit pas [1], sur une attente qui est vouée à ne jamais finir et qui ne s'interrompra qu'avec la mort. « Nous sommes deux enfants », suggère Yvonne allusivement [2]. Et : « Je vous attendrai » (I, XV).

L'enfance immobile ne peut que mettre en attente tout le reste. Si le moment magique de la fête ouvre sur un avenir, c'est sous cette forme de la suspension prolongée, qu'un autre état viendrait couper définitivement, signant l'accomplissement d'un passage, la transition vers un autre univers, le changement d'âge. C'est pourquoi

1. « Je ne sais pas non plus votre nom », répondit Meaulnes ; et surtout « Le nom que je vous donnais était plus beau » (I, XV).
2. Voir ci-après, p. XXIV, note 1.

Extrait de la publication

Yvonne de Galais, même après la nuit de noces [1], reste une jeune fille qu'on ne peut se résigner à appeler Mme Meaulnes, et paie de sa vie la soudaine connaissance qu'elle a acquise de l'amour et des relations entre les êtres qui se différencient. Le rêve continué serait de pouvoir rendre absolument homogènes le temps de la mère et celui de l'épouse, ainsi que le fantasme Meaulnes tandis qu'il regarde Yvonne jouer du piano comme le faisait sa mère : « Alors ce fut un rêve comme son rêve de jadis. Il put imaginer longuement qu'il était dans sa propre maison, marié, un beau soir, et que cet être charmant et inconnu qui jouait du piano, près de lui, c'était sa femme… » (I, XIV). Sans même recourir à la psychanalyse et à la pure expression du complexe d'Œdipe contenue dans cette remarque, on est invité à ne voir dans l'avenir projeté que le retour de quelque chose qui a été perdu. Il ne s'agit pas seulement ici d'une nostalgie de l'enfance, mais d'une incapacité à en sortir : c'est elle qui précipite la tragédie dans *Le Grand Meaulnes.* On ne quitte pas impunément sa mère, ou du moins la terre où l'on a été enraciné.

Appelons « Immémorial » ce dont le souvenir ne peut s'éteindre parce qu'il n'a jamais été aboli, parce que la généalogie, le mode de vie et d'être sont restés continus, non pas inchangés mais transmis. C'est aussi l'une des forces du roman, sa puissance de préfiguration sans doute, que de porter une réflexion sur ce qui ne peut plus passer d'une génération à l'autre, sur un lien coupé. La difficulté des personnages à grandir et à changer ne tient pas seulement à leur fixation sur l'indéterminé, à l'ouverture des possibles et au jeu ; elle est aussi impossibilité historique de continuer, soupçon de drame ou d'impureté. Publié en 1913, à la veille d'une guerre mondiale

1. À dire vrai longtemps différée et qui ne se fait qu'au prix d'une chute concrète impliquant que soient exhibés avant l'heure les signes physiques de la défloration (III, IX). Voir le dossier, p. 237 : « Un roman de l'adolescence ».

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L01EHPN000311.N001
Dépôt légal : octobre 2009

Extrait de la publication